

# De la médiamorphose de l'âme

Daniel Bougnoux, professeur à l'université de Lyon

## Où le sujet se cherche

Interroger le croisement entre médias et psychanalyse ? On bute aussitôt sur un paradoxe : la psychanalyse n'implique-t-elle pas l'immédiateté d'un sujet débattant dans son for intérieur ? Parler sur le divan, c'est tenter de saisir en direct le flux intermittent et boueux d'une énonciation, captée à la source dans le bouche à oreille feutré, voire intime de la chambre. Non que le sujet ainsi claquemuré s'éprouve proche de lui-même, ni capable de s'approprier – de se ressaisir, de s'inspecter directement ou à loisir. Tout le dispositif imaginé et rodé par Freud favorise au contraire le soupçon d'une opacité constitutive de cette réflexivité, et d'une enquête peut-être « interminable » ; mais ce travail de soi sur soi n'exige jamais d'autre média que la médiation, capitale ou incontournable, du thérapeute. Rien de « machinique » ne peut se substituer à lui, aucune prothèse technique ne doit s'interposer. « Sans fil », la « relation » analytique se passe de magnétophone, de caméra, d'écrans de régie... Elle n'admet d'autre enregistrement technique que le grattement d'une plume sur du papier.

Pourtant l'espace psychique, ce *forum* qu'on abrège en for intérieur, ne se laisse figurer ou « modéliser » que par quelques dispositifs ou instruments techniques. Freud a beaucoup demandé au paradigme archéologique<sup>1</sup>, et il a eu recours à l'écran rudimentaire du *Wunderblock* pour penser les jeux du dépôt et la fantasque économie des traces mnésiques ; à lire aujourd'hui ce texte<sup>2</sup>, on ne peut que rêver aux métaphores ou aux modèles que lui auraient inspirés un siècle plus tard les prouesses autrement sophistiquées de Windows, ou de Photoshop... Ce détour par le « bloc magique » témoigne des infirmités et des ruses de l'autoréférence ; notre esprit ne peut se voir sans calquer

et projeter l'« irréprésentable » espace intérieur sur les enceintes techniques disponibles au dehors ; nos maladroites introspections passent par une économie ou une médiologie – une logique du milieu – qui propose ses régimes, ses registres... Plutôt que d'anathémiser des médias coupables de polluer l'esprit, demandons-nous ce que serait celui-ci sans la médiation ou le moment technique : nous vivons enchevêtrés à nos prothèses médiatiques, nos performances symboliques et notre vie spirituelle en dépendent. Qui veut faire le point sur les capacités de l'âme tombe sur un média ; inversement, l'examen d'un média nous révèle toujours un peu de notre appareil psychique, ou de notre esprit. La sphère symbolique des représentations, l'intimité de nos souvenirs, de nos désirs ou de notre volonté sont largement imbriquées dans les « médiasphères », avec lesquelles ce que nous appelons l'intériorité ou l'esprit (si une pareille entité existe) « co-évo-lue ». Il serait assez facile de montrer comment les agents de la « graphosphère » et de la « vidéosphère » racontent des histoires assez différentes, ou racontent différemment l'Histoire : on ne voit pas la même guerre, et l'on ne ressent pas les mêmes émotions, par le filtre que la peinture classique ou le diaphragme photographique posent sur le champ de bataille. La caméra, puis le direct télévisuel ont transformé en profondeur les conditions du reportage d'abord écrit et la saisie de l'actualité ; quant aux toujours nouvelles « technologies de l'information et de la communication » (NTIC), elles impriment à l'âme d'autres formes et détours qu'en leur temps l'imprimerie, le *volumen* grec ou l'oralité des « peuples sans écriture »...

On s'est beaucoup demandé si la psychanalyse freudienne était une histoire juive – que Lacan voulut repositionner sur un socle catholique et romain. Demandons-nous plutôt

Daniel Bougnoux

De la médiamorphose de l'âme

dans quelle mesure la découverte ou l'invention de Freud, saturée par les figures de l'empreinte et de l'imprimerie, ne serait pas constitutivement dépendante de la graphosphère et d'une conscience typographique dont les métaphores et les métonymies criblent ses textes – quand il mentionne par exemple, pour présenter le refoulement et la censure, le « caviardage » des journaux par un bureaucrate de l'administration austro-hongroise... Si le corpus théorique de la psychanalyse a engendré un flot de publications d'une abondance telle que, dans ce domaine, personne ne peut tout lire, cette mer d'encre n'est-elle pas le symptôme que, dès son articulation à l'intime du for intérieur, la psychanalyse était chose écrite ? *Était*, car cette connivence peut-être se dénoue aujourd'hui, à l'heure où le reflux du livre laisse place aux marées montantes de la « vidéosphère », des drogues psychotropes et des NTIC...

Cette corrélation, ou cette « médiadépendance » historique, mérite d'être analysée. Or les docteurs du murmure calfeutrés dans la boucle du bouche à oreille ne se penchent pas volontiers sur les contraintes techniques ou les « médiasphères » dont pourtant ils vivent et qui leur servent à penser, à rêver et imaginer comme tout un chacun. Il est étonnant, par exemple, que le premier ouvrage du corpus de la psychanalyse, les *Études sur l'hystérie* de Freud et Breuer, paraisse la même année que le cinéma, 1895 ; or nulle part dans son œuvre Freud ne se penchera sur cette coïncidence<sup>3</sup>, ni n'examinera les relations du septième art avec le développement d'un « homme imaginaire »<sup>4</sup>. Quel psychanalyste, du vivant de Freud, a étendu ses objets d'étude jusqu'à la parole radiophonique, le récit de presse ou la mémoire photographique ? Pour autant, une « science des rêves » pourrait-elle aujourd'hui se construire tout à fait à l'écart d'une analyse technique des dispositifs de la prise de vue, du montage, du mixage et de la projection dans les salles ? Il est étrange que Freud, qui emprunta largement aux métaphores de la scène théâtrale et d'une tragédie magnifiée dans les personnages d'Œdipe et d'Hamlet, n'ait littéralement pas vu la plus formidable machine de rêves, d'identifications et de projections développée par le vingtième siècle.

Ce point aveugle en suggère un autre, plus général car il intéresse toute construction de doctrine, ou toute « effica-

cité symbolique » dans le royaume des idées. Il serait éclairant d'examiner le lancement de la psychanalyse par Freud, et sa foudroyante propagation – toujours vécue par les psychanalystes sur le mode de la dénégation : nous sommes les parias, les maudits, nous apportons la peste... – sous l'angle de la ruse médiologique et des stratégies de la transmission. Pour lancer un mouvement en « isme », suffit-il d'échafauder des concepts et d'écrire quelques livres dans la solitude de son cabinet ? Il n'y aurait pas eu le freudisme sans les congrès, les revues, d'incessants échanges de lettres, les traductions, les anniversaires avec leurs distributions de médailles, sans les correspondants étrangers, sans les effets de « horde » (bien décrits par François Roustang<sup>5</sup>) qui dramatisent les conditions de la transmission, et bien sûr sans la rédaction d'un corpus théorique et la fixation tatillonne d'une orthodoxie, avec ses effets de trahison, de dissidences tapageuses et d'exclusions... L'inconscient médiologique qui frappe d'une tache aveugle le regard de la psychanalyse peut aller jusqu'à faire de celle-ci le refuge du spiritualisme, du « logocentrisme », voire d'une certaine théologie toute prête, comme on le vit par le lacanisme, jusqu'à revenir à travers elle sous un masque.

### L'âme médiadépendante

Il serait donc éclairant, avant d'étendre les questions et les concepts de la psychanalyse au fonctionnement des médias, de chercher sur quels médias – sur quels outils, mais aussi sur quelles organisations très matérielles – la psychanalyse dut prendre appui pour son essor. Mais le questionnement proposé par ce numéro soulève d'autres interrogations, plus liminaires ou préjudicielles : où passe la frontière, et où commence le dehors ? Comment démêler les technologies extérieures de l'intimité des âmes ? Existe-t-il quelque chose qui mérite vraiment le nom d'« intériorité » ? Ou faut-il, de l'âme aux médias, supposer le raccord d'une boucle façonnée en anneau de Moebius : on glisse de l'une aux autres en parcourant la même surface qui verse tantôt dehors et tantôt dedans, sans saut ni déchirure ?

Un questionnement médiologique commence nécessairement par mettre en doute l'idéalité de l'esprit, qu'on

## De la médiamorphose de l'âme

Daniel Bougnoux

rapportera aux outils disponibles, et la clôture de l'intimité, elle-même reliée ou sensible à certains « milieux ». Notre savoir, notre mémoire, nos rêves ou nos « performances symboliques » en général varient en fonction des technologies (NTIC) du lieu et du moment : l'écriture, la première de nos télécommunications, apporte une impressionnante coupure entre l'oralité primaire et le monde secondaire symbolique dans lequel on conserve et traite les traces ; de même la qualité du rêve façonné par la photographie, le cinéma puis les modernes écrans ouvrent des mondes imaginaires incommensurables aux récits ou aux images peintes des époques précédentes...

Parce qu'une partie de nous-mêmes réside dans ces dispositifs, nous y cherchons comme dans un miroir notre image – dans *The Second Self*, Sherry Turkle a mis en évidence cette relation d'identification ou de projection en examinant les usages par l'enfant de l'ordinateur<sup>6</sup>. Nous vérifions chaque jour à quel point la métaphore informatique est devenue irrésistible pour parler du cerveau (rebaptisé trivialement « disque dur ») et de ses opérations : on se connecte, on imprime, on disjoncte, on se programme, on zappe... Et les pathologies du virus montrent une troublante analogie entre nos infections et les bugs de nos logiciels. Longtemps repoussoir pour l'esprit ou la vie, l'ordre « machinique » glisse aujourd'hui de la position d'antonyme à celle du modèle. Plus nos machines deviendront intelligentes et plus notre âme se mécanisera, ou parlera d'elle-même en empruntant aux prestigieuses techniques du jour ; on pensera toujours davantage et de mieux en mieux l'âme par la machine, l'âme *dans* la machine.

## Des médias en deçà du vrai et du faux

Les questions soulevées par ce numéro croisent ainsi le projet d'une « médiologie », qui voudrait mieux comprendre à quelles logiques médiatiques obéissent les phénomènes de l'efficacité symbolique en général, ce qui conduit à réexaminer les relations de l'âme avec les corps – ceux des outils qui peuplent nos mondes techniques, mais aussi les corps constitués des institutions qui président à leur mise en œuvre.

Faute de pouvoir ici esquisser une trop vaste enquête, nous resserrerons notre propos autour d'une tendance ou d'une évolution déjà largement commentées : dans plusieurs ouvrages que chacun connaît, Alain Ehrenberg, Dominique Mehl ou Serge Tisseron<sup>7</sup> ont montré comment le traitement et la prise en charge de la relation en sont venus, dans les principaux médias et essentiellement à la télévision, à supplanter le contenu informationnel des messages ; ou comment la boucle narcissique du miroir et une imagerie de proximité referment, dans quantité d'émissions, la fenêtre ouverte par les reportages sur d'autres mondes. Le projecteur qui éclairait le réel extérieur s'est déplacé pour fouiller les mondes privés, voire intimes, des passions individuelles ; la psychologie envahit les plateaux ; l'espace public se privatise, et l'intimité donne matière à des publicités calculées ; l'impératif de l'authenticité, l'inflation du témoignage et la promotion de l'individu-Narcisse rongent les formes anciennes de l'argumentation rationnelle et la recherche du bien commun. Une ancienne télévision qui n'avait pas encore jeté par-dessus bord la triple mission scolaire et républicaine d'informer, de cultiver et de distraire se change en une télévision de proximité, de connivence ou de complicité avec la montée en ligne des *reality-shows*, des émissions de l'intime ou de *Loft story* dont le succès explosif (trois millions d'appels de téléspectateurs par semaine) a suscité un flot de commentaires généralement indignés.

On se gardera de reproduire ici l'opposition contestable entre une archéo et une néo-télévision, ainsi que de fourrer dans le même sac des émissions aux visées et aux effets assez différents ; *Bas les masques* de Mireille Dumas, qu'analyse remarquablement Alain Ehrenberg, proposait une investigation et une parole d'un tact assez rare, et l'on peut voir par ailleurs dans le *Loft* une loupe grossissante posée sur le tournant démocratique<sup>8</sup>. La télévision qui ne fait pas l'Histoire reflète assez bien ses fractures, et c'est pourquoi ce tropisme autoréférentiel, ou villageois (disait Serge Daney), ou familial (insiste Serge Tisseron), ou qu'on dira globalement psychologisant, intéresse tant les sociologues des médias et les commentateurs. Plutôt que de répéter ici leurs analyses, nous formulerons quelques remarques susceptibles d'éclairer le

Daniel Bougnoux

De la médiamorphose de l'âme

fonctionnement médiatique en nous aidant du concept psychanalytique de processus primaire, autour duquel gravitent ceux du Ça, de la masse ou de l'inconscient.

Un média *de masse*, comme la télévision, croise nécessairement les modes de fonctionnement pointés par Freud sous le nom de « processus primaire ». Même si l'évolution des NTIC et les progrès du numérique conduisent les médias à identifier et à fragmenter toujours plus finement leurs cibles, ce qui nous invite à désaccoupler *masse* et *média*, la logique économique de l'audience (qui transforme les récepteurs en une marchandise vendue aux annonceurs) privilégie nécessairement le principe de plaisir aux dépens du principe de réalité, elle préfère la reconnaissance à la connaissance, la proximité à une altérité véritable, l'effusion sentimentale à l'ordre de l'argumentation et du discours, ou l'expérience d'une relation chaleureuse, ou sécurisante, à l'examen critique du contenu des messages. Question d'économie psychique, comme le pose Freud quand il analyse le principe de plaisir<sup>9</sup>, toujours conçu par lui sur le modèle d'une épargne, soit la substitution d'un circuit court aux longues chaînes du discours et de la raison : se cultiver, s'informer, *parler* exigent une dépense psychique, une suite dans les idées, une mise en ligne des représentations et des raisons – « s'informer fatigüe », résume Ignacio Ramonet, s'informer déstabilise le sujet en lui infligeant éventuellement quelques blessures narcissiques – là où se distraire détend et rassure. La réception d'une image « coûte » moins à l'appareil psychique que le déchiffrement ligne à ligne d'un texte : notre œil sera toujours, à la une du *Monde*, plus attiré par le dessin de Plantu que par les colonnes environnantes ; de même une conférence séduit ou retient moins l'attention qu'une pièce de théâtre, et celle-ci que la projection d'un film (lui-même surclassé peut-être, dans l'échelle des plaisirs fusionnels primaires, par le concert de rock)... Il ne serait pas difficile de montrer, à partir de ces exemples, comment la *figuration* – cet obscur plaisir que nous prenons aux images qui séduisent en effet et d'abord par leur forme, indépendamment de tout contenu – implique toujours déjà la condensation et le déplacement, pour citer les trois opérations canoniques du « travail du rêve » : du rêve non seulement individuel et nocturne mais diurne, médiatique et

de masse, du rêve ou de la rêverie qui n'argumente ni ne construit, mais qui décapite le processus secondaire, les articulations symboliques, l'ordre logico-rationnel du discours et le principe de réalité.

Nous poserons que la distinction freudienne du primaire et du secondaire recouvre donc celle du court et du long circuit, du principe de plaisir et du principe de réalité. Les alternatives du vrai et du faux, du bien et du mal sont des acquisitions ou des articulations typiquement secondaires, qui deviennent rapidement indifférentes pour le rieur, pour le rêveur, ou pour la « foule sentimentale » prompte à s'émouvoir mais aussi à se désengager, à ignorer le réel et à zapper. Les magmas primaires agitent une conscience crépusculaire, « participative » mais versatile, gazeuse et au fond faiblement concernée : le dur principe de réalité n'y pénètre pas. Celui-ci suppose une édification symbolique secondaire, celle qui cheville par exemple le registre du récit, ou celle que nous mettons en œuvre dès que nous observons avec vigilance le monde extérieur, sans nous contenter de le rêver ou de l'incanter. Or nos principaux médias tissent d'abord pour nous, sur le mode primaire, un milieu, une enveloppe ou des relations sécurisantes. Moins informationnelle ou référentielle que phatique<sup>10</sup>, leur fonction a pu être décrite comme celle de « terminaux passionnés » : à travers le babil des écrits, des écrans et l'intense trafic d'internet, ce sont des sentiments, des identités ou des modes qu'on échange plus souvent que des informations proprement dites. Nos médias alimentent ainsi un magma communicationnel primaire, le monde obscur et impur de la *masse*, et de la *com*, avant de favoriser l'émergence secondaire d'une information critique et responsable – ce qu'ils font aussi, mais pas de façon prioritaire ni dominante. Le *massage* – chansons et musiques d'ambiance, bavardages, rythmes et rires en boîte – y domine assez largement le message.

Qu'attendons-nous de nos médias, et que préférez-vous ? Avec quelle chaîne de radio ou de télévision vous levez-vous le matin, roulez-vous en voiture ou aimez-vous passer la soirée ? Il suffit de se promener sur la bande FM pour constater combien la musique et sa fonction phatique de relation relaxante infiltrent les programmes ; de même les films plébiscités par le public proposent des personnages-

## De la médiamorphose de l'âme

Daniel Bougnoux

miroirs aux passions émouvantes, de la violence, du sexe et toujours de l'action. Nous ne demandons pas en priorité à nos médias de nous informer mais de nous mettre en forme, et de nous entraîner ; pas de nous faire la morale mais, dès le saut du lit, d'avoir *le moral* ; moins de nous aider à connaître que, d'abord, de nous reconnaître ; d'être pour nous des prothèses affectives, et réparatrices – la fonction miroir, analysée par Dominique Mehl. On aurait tort de blâmer ce narcissisme : un adolescent se cherche, se parle et règle ses rapports avec sa classe d'âge (éventuellement ses comptes avec sa famille) devant *Hélène et les garçons* ou *Star Academy*. « Radiocom, c'est vous », « l'émission dont vous êtes le héros », « l'important c'est de vibrer »..., ces slogans martelés sur toutes les ondes confirment ouvertement, il me semble, le primat infini de la relation sur le contenu, de l'effusion sentimentale sur l'argumentation, en bref de la communication sur l'information. Une autre façon d'aborder ces questions insisterait sur la poussée *démocratique* ainsi réalisée par les médias de masse, qui court-circuitent insidieusement le discours des experts. Si l'expert endosse toujours quelque peu le rôle du surmoi, et s'il incarne les constructions et les élaborations secondaires dans leur version *dure*, le divertissement de masse et des émissions comme le *Loft* réalisent l'extase de la démocratie, en remettant radicalement à niveau – certains diront au caniveau – les émetteurs et les récepteurs des messages. C'était déjà le cas avec l'évolution des jeux télévisés dont les participants semblent sélectionnés désormais non pour leur excellence, mais au contraire pour leur médiocrité, qui permet au public de trouver les réponses avant eux, ou aussi bien qu'eux, et d'y gagner ainsi un sentiment accru de participation et de reconnaissance. Or l'important c'est de participer – et d'échapper à toute blessure narcissique. Là où le savoir nécessairement nous hiérarchise, les jeux de la relation facile et chaleureuse, et l'expression « authentique » des passions ou des sentiments, replacent chacun à égalité avec chacun : « sur le plan du vécu », comme parlent les plateaux, il n'y a plus d'expert ; là où il y va de nos mondes propres ou de notre propre vie, nous le sommes tous.

Une distinction essentielle à la pragmatique, celle de l'énoncé et de l'énonciation, pourrait par un autre biais

nourrir ces rapprochements. Le processus primaire, disions-nous, est indifférent au couple vrai/faux ; il est également « *zeitlos* » selon la terminologie freudienne, indifférent au temps, autant qu'aux catégories logiques et aux articulations langagières... Or l'énonciation est d'une certaine manière *zeitlos*, puisqu'elle s'effectue toujours au présent de l'acte de parole ou de l'envoi du message ; et sa ponctuelle « vérité » n'est pas discutable : on peut trouver et prouver faux un énoncé, non son énonciation par définition « toujours vraie ». La pire bourde, du genre « La terre est plate », est réfutable dans son énoncé mais non dans son énonciation, y compris celle que je viens de formuler : il est faux que la terre soit plate, mais automatiquement vrai ou « authentique » le fait que je l'exprime, ou qu'ici même et *par la présente* je l'imprime. (Dans la problématique des actes de parole et la classification proposée par Austin, l'énonciation – *utterance* – exprime une force illocutoire, heureuse ou malheureuse, mais elle ne tombe pas sous l'alternative du vrai et du faux, réservée aux paroles constatives). Cet éternel présent de l'énonciation, et le fait qu'elle ne soit comme telle pas plus réfutable que l'expression d'un sentiment, d'un rêve, d'un cri de douleur ou d'un éclat de rire..., la rangent du côté des processus primaires, en deçà du vrai et du faux. Ces rapprochements mériteraient un développement que nous ne pouvons ici engager, et ils conduiraient du côté de l'hypnose, une problématique qui intéresse autant l'impensé de la psychanalyse que le fonctionnement des médias.

## Technologies de la confiance

Une frontière intéressante pour notre problématique médiologique, ou pour examiner à nouveaux frais l'opaque logique des médias, est moins celle de la vérité ou de la fausseté des messages véhiculés par ceux-ci, polémique ressassée, que de la production sociale et technologique de la *confiance*. La confiance en effet est irréductible et antérieure à la raison ; peu démontrable elle ne se justifie pas, mais relève d'un don ou d'un accord à l'origine, passé dans une passivité primaire – celle du jeune enfant qui s'abandonne dans les bras de sa mère. Comment étendre et perfectionner sans le rompre cet espace primaire pourvoyeur d'insouciance et d'illusions vitales ? Espace « potentiel »

Daniel Bougnoux

De la médiamorphose de l'âme

théorisé par Winnicott, celui-ci n'est ni dehors ni dedans, ni du sujet ni des objets, mais *entre* ou au milieu. Médian. Le monde extérieur est plein de dangers et de pièges – Sartre et Lacan en parlent comme du « point d'horreur du réel » –, le monde intérieur plein de passions tout aussi menaçantes et grondantes. Les édifications secondaires du jeu puis de la culture permettent de *contenir*, aux deux sens de ce verbe remarquable, leurs poussées symétriques en développant un espace intermédiaire sécuritaire ou rassurant ; et nos médias participent à la construction ou au renforcement de cet espace ou de cette digue, qui fait pare-chocs face au réel, et lien entre ses habitants.

Ou, pour le dire un peu autrement en citant le « roi sans divertissement » de Pascal : la grande affaire pour chacun est d'échapper, à chaque instant, aux deux dangers qui menacent toute vie, l'ennui (quand rien n'arrive) et l'angoisse ou l'anxiété (quand tout peut arriver). Ni vraies ni fausses, nos conduites d'évitement et de survie s'efforcent de naviguer entre ces deux écueils, et nos médias nous appareillent et nous assistent dans cette tâche. Leroi-Gourhan puis McLuhan ont montré l'homme, au fil de la culture qui est aussi sa techno-anthropo-genèse, extériorisant peu à peu hors de son corps, dans des prolongements de lui-même ou des prothèses techniques, les fonctions motrices, musculaires, sensorielles puis intellectuelles (mémorielles, logicielles)..., qui constituent autant d'*excarnations* de nos principales facultés. Nous proposons que nos médias de même, journaux, radios, écrans d'ordinateurs, de cinéma et de télévision, étendent et perfectionnent au dehors l'espace potentiel d'indistinction primaire théorisé par Winnicott, pour faire à la fois surprise et tampon, à petites doses.

Sous-jacent aux catégories familières, l'archaïque espace potentiel se révèle stimulant mais difficile à penser. Il n'en va pas autrement des médias, intermédiaires à tous égards, et dont on manque l'efficace tant qu'on se borne à intellectualiser leurs fonctions en les examinant d'un point de vue trop « secondaire », informationnel ou logico-langagier. Une « psychanalyse des médias », et des usagers qui s'en emparent avec leurs passions et leurs jeux, devrait au contraire traiter ceux-ci à l'étage du ou des processus primaires, en pointant notamment sous la carte du monde

connu celle du monde aimé, ou sécuritaire, du monde où l'on est *reconnu*. Elle s'intéressera du même coup, sous la surface secondaire de l'information où circulent des messages en tous genres, à la trame moins visible des jeux de communication ou de relation qui conditionnent, et parfois menacent, l'émergence de l'information proprement dite. L'exigence d'être reliés, et d'habiter un monde commun et ratifié par les autres, fût-il tissé d'illusions, primera toujours sur les intérêts secondaires de la connaissance, et sa valeur de vérité. Relation, communication, identité, communauté..., pointent des passions lourdes qui touchent aux fonctions latentes, ou cachées, de nos médias. La psychanalyse qui dédouble et distribue les phénomènes de la culture entre les jeux symboliques de la surface manifeste et leurs fonctions plus cachées, latentes ou « primaires », ne peut que rencontrer, et féconder, une analyse moins logocentrique de l'obscur efficacité des médias<sup>11</sup>.

### Notes

1 Nous avons examiné les mérites et les limites de ce modèle fortement daté dans notre ouvrage *Le Fantôme de la psychanalyse, critique de l'archéologie freudienne*, Toulouse : Presses universitaires du Mirail, coll. « Ombres », 1991.

2 Commenté par Jacques Derrida dans « Freud et la scène de l'écriture », *L'Écriture et la différence*, Seuil : Paris 1967.

3 Que Jean Clair en revanche vient d'examiner dans un mince mais pénétrant ouvrage, *L'An 1895 : d'une anatomie impossible*, Paris : L'Échoppe, 2004.

4 Pour mentionner le livre pionnier d'Edgar Morin, *Le Cinéma ou l'Homme imaginaire*, Paris : Minuit, 1956, rééd. 1978, qui par son titre s'inscrivait d'avance dans la problématique ici traitée.

5 *Un Destin si funeste*, Paris, Éditions de Minuit, 1976.

6 Sherry Turkle, *The Second Self : computers and the human spirit*, New York : Simon & Schuster, Inc., 1984 ; traduit sous le titre *Les Enfants de l'ordinateur*, Paris : Denoel, 1986.

7 Essentiellement : Alain Ehrenberg, *L'individu incertain*, Paris : Calmann-Lévy 1995, rééd. Hachette Littérature coll. « Pluriel », 2003 ; Dominique Mehl, *La Fenêtre et le miroir*, Paris : Payot, 1992 et *La Télévision de l'intimité*, Paris : Seuil 1996 ; Serge Tisseron, *L'Intimité surexposée*, Paris : Ramsay, 2001.

8 Nous avons développé cette remarque dans l'article « Le Loft, le flot et l'extase de la démocratie », *Les Cahiers de médiologie* n° 12, Paris : Gallimard, deuxième semestre 2001.

9 Par exemple dans *Le Mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient* (1905).

10 La fameuse fonction de contact mise en évidence par Roman Jakobson, et qu'il convient grandement d'élargir au-delà des exemples minuscules qu'il en donne (« Allô vous m'entendez... »).

11 Nous renvoyons, pour les remarques esquissées dans cette dernière section, au remarquable ouvrage d'Emmanuel Belin, *Une Sociologie des espaces potentiels, logique dispositive et expérience ordinaire*, Bruxelles : De Boeck Université, 2002.